



**Bartleby le scribe et le bouquiniste Mendel,  
par Thierry Van de Wijngaert**

Il est peu probable que ces deux hommes se soient rencontrés, si ce n'est dans ces quelques lignes. Et pour cause, ce sont des êtres de plume. Bartleby est au cœur de la nouvelle « Bartleby le scribe » d'Herman Melville (1856) [1] et Mendel, dans celle de Stefan Zweig « le bouquiniste Mendel » (1929)[2].

Pourquoi les évoquer ensemble dans une lettre du Réseau 2 ? Les lisant, ils me sont apparus exemplaires de notre thématique. Ils nous permettent de cerner comment, dans un certain contexte, des bricolages symptomatiques pour le moins singuliers peuvent tenir. Ceci s'avère possible, pour peu que l'une ou l'autre forme d'adversité ne les mette pas en péril. En fait, le mot « adversité » est un peu fort. Ces deux récits nous renseignent plutôt sur les effets délétères d'un mode d'être au monde décalé du discours courant. On reconnaît là le destin de nombreux sujets que nous rencontrons dans nos institutions.

Ces deux personnages atypiques sont des solitaires ayant un savoir-faire propre, apprécié par quelques autres. Chacun dans son domaine est exceptionnel. Leur étrangeté est palpable dans l'échange. Elle transparait quand on cherche à avoir avec eux une conversation banale, une discussion prise dans les semblants de l'époque. Le premier garde le silence et n'a en tout et pour tout qu'une seule réplique. Le second ne répond qu'aux questions concernant ses connaissances livresques.

Dans les deux récits, les narrateurs témoignent chacun de leur rencontre. L'un, chevillé à la bienséance de la bourgeoisie new-yorkaise du 19<sup>e</sup> siècle, nous rend sensibles à l'incompréhensible comme tel. L'autre, après le déploiement de sa fascination pour les compétences hors du commun de Mendel, dénoncera les effets de la ségrégation alliée au soupçon face aux marginaux, aux sans-papiers. L'un et l'autre résonnent ainsi avec l'extension de l'inhumanité contemporaine, enrobée de justification pseudo-scientifique.

Dans la nouvelle de Melville, l'histoire nous est racontée par un conseiller à la Cour de la chancellerie, à New York, un homme de loi qui se dit sans ambition, sans malice et pétri de compassion. Bartleby, troisième copiste qu'il engage pour faire face à l'augmentation de la charge de travail de son étude, va le confronter à un dilemme qui ne cessera pas de le tourmenter tout au long du récit. Se remémorant la première rencontre, il dit : « je vois encore cette silhouette livide, pitoyablement respectable, incurablement abandonnée [...] Pour commencer, Bartleby abattit une extraordinaire quantité d'écriture. On eut dit un homme longtemps affamé de copie et se gorgeant de mes documents ». [3] Mais, peu après, « dans ma hâte et ma confiance naturelle en son obéissance immédiate [...] je l'appelai en lui expliquant rapidement ce que j'attendais de lui : à savoir qu'il collationnât avec moi un bref mémoire. Imaginez ma surprise, non, ma consternation lorsque, sans quitter sa solitude, Bartleby répondit d'une voix singulièrement douce et ferme : je préférerais pas ». [4] S'il était d'une totale docilité pour le travail de copie, la demande d'effectuer cette nouvelle tâche

donnera lieu à une fin de non-recevoir, comme d'autres qui suivront. Nulle forme d'argumentation n'infléchira jamais sa position. La nouvelle déplie de façon délicate toutes les tentatives de cet employeur amical et le plus souvent délicat pour le faire changer d'avis, mais aussi toutes les réflexions du juriste pour tenter en vain de saisir la logique de son employé. Il ne pourra que glisser dans le dépit face à cet étrange bougre qui refuse de répondre à toutes ses questions, même les plus anodines. Sans que rien ne puisse être épinglé comme fait marquant, traumatique, le scribe va rentrer dans un parfait mutisme et ne plus travailler du tout. L'incompréhension de ce qui anime Bartleby demeurera totale jusqu'à ce qu'il se laisse mourir de faim, recroquevillé sur lui-même dans la maison de soins où son patron l'aura in fine fait admettre, non sans s'assurer qu'il soit traité le plus humainement possible.

Qu'est-ce qui, dans son rapport au langage, à la demande comme telle, le précipite dans cette coupure radicale de l'Autre et de la vie ? Ce qui détermine la position de Bartleby et son enfermement en lui-même restent des plus opaques. Ce n'est pas le cas avec le bouquiniste Mendel : les coordonnées de son funeste destin sont clairement explicitées dans la nouvelle de Stefan Zweig.

Entrant un peu par hasard dans le café Gluck, à Vienne, le narrateur reconnaît le lieu où, vingt ans plus tôt, il avait fait la connaissance du bouquiniste Mendel. Mieux vaut laisser à l'auteur le soin de le décrire. « Cet homme extraordinaire, ce prodige insensé, célèbre à l'université et parmi un petit cercle de gens qui le respectaient fort – comment ne plus se rappeler ce magicien, ce prestigieux bouquiniste qui, continuellement assis là, tous les jours, du matin au soir, tel l'emblème de la connaissance avait fait la gloire et la renommée du café Gluck ! [...] Tout en lisant, il grommelait et balançait de temps en temps son buste [...]. C'est à cette table, et ici seulement qu'il lisait ses catalogues et ses livres, comme il l'avait appris à l'école talmudique, chantonnant doucement et se balançant tel un berceau noir en mouvement... Il ne voyait et n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui. » [5]

« En dehors des livres, cet homme remarquable ignorait tout du monde [...] Quant à ces livres en eux-mêmes, il ne les lisait pas pour leur sens, ni pour leur contenu, théorique ou fictif. Seuls le titre, le prix, leur format de publication original, suscitaient sa passion. » [6]

« Seuls vivaient derrière ses lunettes ses yeux, nourrissant continuellement de mots, de titres et de noms le cerveau de cet être énigmatique. » [7]

Et donc, vingt ans plus tard, celui qui, encore étudiant, avait largement bénéficié de ce génial connaisseur des ressources livresques, se demande ce qu'il est devenu. La seule personne restée au même poste, Mme Sporchil, la femme des lavabos, lui apprend comment Mendel, cet homme ignorant le monde autour de lui jusqu'à l'entrée en guerre de l'Autriche, en 1914, n'avait pas pris la mesure de la menace qui le guettait comme juif russe sans papiers en ordre. Il sera emprisonné pour/à cause de ses origines et pour soupçon de trahison du fait de ses échanges épistolaires avec des bouquinistes de pays ennemis. Revenu de son enfer, deux années plus tard, « ce n'était plus le même homme [...] Il y avait quelque chose d'irréremédiablement détruit dans son regard autrefois si fixe de lecture somnambule ; quelque chose était brisé. [...] Dans le formidable édifice de sa mémoire, un pilier avait dû céder, et toute la structure s'était effondrée. [...] Il n'était plus une merveille du monde, mais un pitoyable amas de barbe et de haillons au souffle chuintant, absurdement affalé sur sa banquettes autrefois pythique » [8]

On reconnaît dans ce passage et plus largement dans ce texte, comme dans bien d'autres de Stefan Zweig, la plume d'un lecteur assidu de Sigmund Freud.

Bartleby et Mendel sont des hommes de lettres au sens littéral du mot. L'un ne s'occupe que de la matérialité des lettres qu'il copie et l'autre ordonne, jouit d'être une brillante base de données. Tous deux font des mots un usage hors sens. Mais cela leur permet de trouver à minima une place dans leur monde, leur époque et de gagner leur vie tout en étant décalé du discours courant.

Bartleby et Mendel auraient pu être des cas présentés lors de notre journée d'étude de septembre prochain où, comme l'argument l'annonce, « ce qui est le plus singulier à chacun s'oppose à toute tentative de

normalisation. Aussi s'agit-il d'aller à la rencontre du sujet, de soutenir ses inventions, de l'aider à la construction de solutions sur mesure, compatibles avec le lien social, autant que faire se peut. »

En rendre compte est notre défi pour le 20 septembre 2018.

---

[1] Herman Melville, *Bartleby le Scribe*, Edition Gallimard, collection Folio

[2] Stefan Zweig, *Le bouquiniste Mendel*, Edition Sillage

[3] Herman Melville ouvrage cité, page 23

[4] idem page 24/25

[5] Stefan Zweig, ouvrage cité, page 21/22

[6] idem, page 29

[7] idem, page 31

[8] idem, page 52



**Le traitement du symptôme reste une question  
Bibliographie. Epinglage.  
par Karoline Buchner et Sueda Senay**

« L'expérience a fini par mettre en évidence dans le symptôme une dimension de réel, de jouissance pulsionnelle, qui est irréductible, qui ne se laisse pas dissoudre par l'interprétation. Elle laisse donc entrevoir comme une sorte de nécessité du symptôme, de quelque chose qui se met de travers ou qui ne va... »

Zenoni A., « Le lien social et le symptôme dans la psychose », 2004, Cf. Site du Réseau2 [http://media.wix.com/ugd/6113d3\\_254dfa64a23a4cf384ed52dfa0a864c7.pdf](http://media.wix.com/ugd/6113d3_254dfa64a23a4cf384ed52dfa0a864c7.pdf)

---

« La question du traitement du symptôme se pose à partir du moment où nous considérons que le symptôme comme appareil de la jouissance comporte en lui-même une jouissance. Aborder le traitement du symptôme en tenant compte de la satisfaction inhérente au symptôme nous confronte au paradoxe qui est au cœur de l'expérience analytique. »

Malengreau P., « L'abord du symptôme » in « Ce qui est opérant dans la cure. Des psychanalystes en débat », Erès, 2008, p. 67.

---